



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Embarrassées par la variété des demandes qui nous sont faites pour le choix d'une nouvelle gravure, nous n'avons trouvé rien de mieux à faire que d'envoyer aux personnes du grand monde des modèles de travestissemens, devenus si importants par la vogue des bals déguisés; et aux personnes d'un caractère plus porté vers les plaisirs de la vie intérieure, les patrons les plus nouveaux d'ouvrages à l'aiguille. Pour commencer par ce dernier choix, nous offrons aujourd'hui une planche représentant une tapisserie destinée à des coussins de pied, bretelles, ou cordons de sonnettes. Ces derniers objets doivent être exécutés en soie sur canevas fin, dans les prix de 3 fr. 50 cent. l'aune. Le canevas en coton, destiné aux coussins de pied, est plus gros, et peut valoir

2 fr. 50 cent. l'aune. Il se travaille en laine, excepté les dessins jaunes ou blancs, qui, étant faits en soie, ont un éclat qui leur donne un effet d'or ou d'argent mêlé aux différentes nuances de laine. Rien n'est joli et intéressant comme cet ouvrage qui se développe sous vos doigts et produit une composition charmante presque à votre insu, puisque vous ignorez d'abord l'effet des couleurs que vous employez. Pour reconnaître ces couleurs, il faut suivre l'indication tracée sur la marge du papier, où se trouvent des signes correspondant à des signes semblables disposés sur le modèle de tapisserie; tous les points du canevas marqués par ces signes doivent être remplis par la nuance indiquée au signe correspondant sur la marge. Cette combinaison, qui s'exécute d'abord machinalement, surprend par son heureux résultat, et l'on est tout étonnée d'avoir fait d'aussi jolies choses sans s'en

douter. Cet ouvrage est un des plus attrayans et des plus à la mode que nous ayons recueillis.

Le 5 février nous donnerons des travestissemens, et deux autres encore dans le courant du même mois.

— Le velours épinglé rose ou bleu s'emploie avec succès pour les plus élégantes demi-toilettes. On en fait des robes montantes à corsage uni, ayant le dessous de la gorge marqué par des nervures très-pincées contre la taille. Les manches larges ont un poignet assez haut pour que la manchette de point d'Angleterre ou d'Alençon y soit bien distinguée. Ces manchettes sont assorties au collet et à la garniture du bonnet; car nous observerons que les bonnets en point d'Angleterre sont tout aussi bien admis en toilette que les bonnets de blonde. Avec les robes dont nous parlons, on porte une belle cordelière en passementerie, ou une large ceinture de satin nouée sur le côté. Le collet est attaché par une belle broche en opale, camée ou pierre-rie, d'où descend une petite chaîne qui vient suspendre à la ceinture une cassette ou un lorgnon. Entré les gants et la manchette, un petit bracelet d'or fermé par une belle pierre.

— En citant le velours épinglé, nous ne pouvons oublier de mentionner ici la charmante toilette de ce genre que portait au Théâtre-Italien M^{me} L... Sa robe en velours épinglé blanc, doublée de satin rose, était ouverte sur le devant, et laissait voir un jupon degros de Tours blanc, orné sur le devant d'une échelle de broderies en soie blanche. Le corsage de la robe, semblable en tout à une redingote, était à revers doublés de rose, et laissait voir sur la poitrine une guimpe en blonde terminée autour du cou par trois ou quatre rangées d'une petite chaîne émail et or, formant ainsi collier de chien. Une chaîne semblable se retrouvait au poignet, en guise de bracelet, mais flottant de manière à jouer sur le gant. A l'un de ces

bracelets, était attachée une bague passée au petit doigt, et à laquelle était suspendu un tout petit flacon couvert de pierreries; sur la tête, une garniture de blonde retombant sur des touffes de marabouts roses qui garnissaient les deux côtés des joues, et se terminant par des barbes en blonde qui descendaient jusqu'à la taille. Les cheveux par derrière la tête étaient à découvert.

— Le *reps* est aussi une étoffe beaucoup employée pour robes de soirée; mais, pour les femmes qui ne visent point à l'extraordinaire, nous dirons que les satins unis brochés, ou peints, sont ce que l'on peut adopter avec la certitude de porter une mise élégante et à la mode, sans arriver aux prix exorbitans des robes de *fantaisie* que portent nos grandes dames.

— Les soieries *écossaises* et la *tigrine*, le taffetas *de Siam* et *satin d'Alger*, forment une grande partie des toilettes de spectacles et de soirées. Les manches longues ou courtes, les corsages plus ou moins décolletés, décident le degré d'élégance de ces robes.

— En façon, nous observons que les jupons ouverts sur le côté, et ornés d'un rang de nœuds de rubans, sont les plus nombreux. Les corsages croisés et très-décolletés, mais ayant en dedans un fichu vierge bien tendu, et montant jusqu'au-dessus de la gorge. Les manches courtes se font beaucoup à double sabot, mais moins larges qu'elles ne l'étaient dernièrement; les jupons d'une longueur et d'une largeur désespérante pour les économies d'étoffes.

— Toujours un luxe effréné dans les rubans. Force écharpes, ceintures, étoles, nœuds de tous genres, unis, brochés, moirés, assortis avec un goût exquis à toutes les étoffes, ce qui explique la foule de femmes élégantes qui se voit sans cesse dans les magasins de MM. Pussey et Chavy*, où ce luxe se trouve dans

* Rue Choiseul, n° 15.

la plus grande et la plus parfaite spécialité. C'est vraiment devenu une nécessité de la mode, que d'aller choisir dans cette charmante enceinte ces milliers de rubans qui sont le complément de nos toilettes du jour, et qui laissent deviner le goût et l'élégance de la femme qui vient étudier sa parure au milieu de tous ces longs rouleaux de gaze et de satin.

— Pour passer à un article plus sérieux et plus utile sans doute, nous rappellerons ici les corsets mécaniques, dont le bienfaisant usage doit être encouragé par les éloges de toutes les personnes qui les ont adoptés. Les sciences et la médecine se sont réunies pour approuver cette lumineuse invention, qui prévient tant de souffrances en procurant les moyens de se débarrasser spontanément de son corset par la simple pression d'un ressort qui le détache complètement, et que nous avons déjà cité mainte fois comme corset Josselin, nom de son inventeur qui forma une maison avec M. Pousse. Leur société s'étant dissoute, mais la perfection des corsets mécaniques ne faisant qu'acquiescer de jour en jour, nous rappellerons que M. Josselin demeure maintenant rue du Ponceau, n° 2, et M. Pousse, rue Bourbon-Villeneuve, n° 28; n'agissant ainsi au détriment d'aucun intérêt particulier, et conservant l'avantage de prôner une des inventions les plus heureuses et les plus salutaires de notre époque.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de grande soirée.—La robe en poul de soie bleu est ornée de broderies d'argent formant tablier. Le corsage tendu est en ouré d'un *schall* dentelé qui retombe sur une blonde très-riche, et qui couvre le premier sabot de la manche courte. Cette robe, exécutée pour la duchesse d'O***, par M^{me} Armand (rue Feydeau, n° 22), convient tout-à-fait au costume de cour, et allait à ravir avec un petit chapeau dit à la *Camargo*, qui avait toute la grâce et le bon goût qui appartient au nom de M^{me} Thomas. La parure opale et or, de chez Batz; le porte-bouquet en nacre dorée à feuilles d'acanthé*. La seconde toilette, moins

* Chez M. Bourguignon, passage de l'Opéra.

brillante, consiste en une robe de foulard satin fond bleu à bouquets de rose, garniture de rubans ruchés formant tablier, étoffe de chez M. Burty, rue Richelieu, n° 69. Turban de gaze blanc, orné de touffes de roses, exécuté par M^{me} Mailly.

Correspondance.

L'aven des fautes ne les expie pas toujours, mais pourtant il y a certain mérite à les confesser à la face du public; c'est peut-être pour cela que nous trouvons quelque satisfaction à convenir aujourd'hui que nous nous sommes mises dans un faux pas en proposant une gravure au choix de nos abonnés, sans réfléchir combien serait difficile de saisir, au milieu de tant de variété de goûts, quel serait le meilleur et surtout celui que l'on pourrait adopter sans offenser les autres.

L'extrait de quelques lettres que nous recevons, témoignera de la vérité de notre embarras.

« Mesdames, de jeunes personnes désireraient une gravure très-simple, représentant des costumes pour l'âge de quinze à seize ans, point de bijoux ni de riches étoffes; seulement la manière la plus gracieuse de placer une fleur, un ruban, etc. »

« Mesdames, au milieu de tous les élégans modèles que vous offrez, nous aimerions à rencontrer un costume qui pût convenir aux femmes de quarante à quarante-cinq ans. Car enfin, à cet âge, on peut encore aimer le monde et la toilette, mais il est des convenances de goût auxquelles il faut se soumettre et sur lesquelles vous pouvez nous donner d'heureuses idées; surtout point de fleurs, de rubans de gaze roses, etc. »

« Mesdames, il ne s'agit pas seulement de penser aux jeunes élégantes qui courent les bals et les spectacles, et de composer pour elles des toilettes de luxe; il faut aussi vous occuper des mères de fa-

mille, des veuves retirées qui n'ont plus d'autres plaisirs que les visites du matin, les promenades, les petites réunions d'amis, et pour qui toutes ces circonstances voudraient des modèles de négligés, de robes montantes, de chapeaux descendant un peu sur les joues, etc. »

« Mesdames, lancées dans les plus riches industries, nous désirerions voir transmettre par la voie de votre journal le goût du luxe et de l'élégance, si favorable à la prospérité d'un pays. Aussi nous vous engageons à reproduire, dans une nouvelle gravure, tous les objets tant qu'en bijoux que dentelles, étoffes et riches broderies qui pourraient stimuler le goût de la dépense et faire fructifier ainsi la fortune des capitalistes, etc. »

« Mesdames, nous habitons un pays où les femmes aiment le monde et la parure, mais avec toutes les restrictions qu'imposent la décence et de vertueux principes. Mues par ces sentimens, et l'intérêt que nous portons à votre journal, nous vous engageons donc à offrir le modèle d'un costume qui convienne à plus de sévérité de mœurs que ne semblent comporter vos gravures, car il semble que la mode ait porté toute sa pudeur au bas des jupons en les faisant retomber sur les pieds, tandis que les épaules et les bras nus restent exposés à toutes les intempéries de l'air et de l'imagination; donnez-nous donc une robe montante, des manches longues, une coiffure plus régulière et surtout point de poses maniérées ni d'airs penchés, etc. »

« Mesdames, je suis un joli garçon en garnison à Bayonne, j'ai des yeux charmans, de beaux cheveux bouclés, une taille heureuse dont je ne sais comment tirer parti; puisque vous promettez une gravure au choix, ne pourriez-vous la composer dans l'intérêt de malheureux comme moi, qui n'auraient besoin que d'un bon modèle pour acquérir une tournure parisienne et se rendre tout-à-fait séduisants, etc. »

A ce gentil aspirant, nous pourrions envoyer plus d'un modèle convenable, mais à toutes ces lettres qui ont précédé la sienne, à toutes celles que nous ne pouvons transmettre, que nous reste-t-il à répondre, sinon que, dans l'embarras de tant de choix si opposés, nous avons consulté les deux nécessités les plus pressantes de l'époque, et nous avons adopté les travestissemens si à la mode et les ouvrages les plus généralement employés.

LE DERNIER JOUR DE POMPÉE,

PAR M. BULWER.

Ranimer une ville éteinte depuis dix-huit siècles, repeupler ses rues, mettre dans chaque maison une famille qui pense, agisse, tout cela revêtu du langage antique; puis, pour mieux remuer les passions du lecteur, lui montrer des philtres, des poignards, des combats d'animaux: que de motifs puissans d'intérêt ne trouve-t-on point à cette lecture! Il faut que l'imagination vive de M. Bulwer ait rencontré en Italie de quoi l'animer encore, pour avoir pu produire un ouvrage aussi extraordinaire. La lave brûlante du Vésuve ruisselle dans cette création remarquable.

Tout, jusqu'aux deux religions mises sans cesse en jeu, nous paraît empreint d'un grand et beau caractère. Le culte des faux dieux expire malgré ses superstitions et ses artifices, la religion de douceur et de paix s'établit puissante et pure sur les ruines de l'erreur. Il fallait une connaissance profonde des mœurs antiques pour faire revivre Pompée, avec ses fêtes, ses temples, son climat et ses jardins enchantés.

Glaucus, jeune Athénien, amant de la belle Ione, est accusé par un traître et livré aux bêtes dans le cirque. C'est Arbace l'Égyptien qui l'accuse, quand lui-même est l'auteur du crime. Cet homme pervers possède une science infinie, mais son cœur est aussi vicieux que son esprit

est éclairé. La jeune Nydie, née en Thes-salie et privée de la vue, est un person-nage gracieux qui exerce une grande in-fluence sur toutes les parties de l'ouvrage. Un riche marchand, nommé Diomède, et sa fille Julie, font partie de nos connais-sances de Pompéi.

Nous suivons M. Bulwer dans l'intérieur de leur maison ; il nous en fait connaître les localités, et nous initie dans tous les détails d'un repas donné il y a près de dix-huit siècles, dans une ville que ses malheurs ont à jamais rendue célèbre. Ne vous pressez point de sortir de cette de-meure antique ; entrez dans l'appartement de la belle Julie, assistez à sa toilette, et dites-nous si, au rouge près, la coquette de ce tems n'est pas semblable à celle de nos jours ?

Le prêtre Apaccide, frère d'Ione, d'a-bord serviteur d'Isis, puis du vrai Dieu, moins dramatique qu'Arbace, son meur-trier, devient la cause de la captivité de Glaucus. Le perfide Égyptien parvient à le faire condamner comme auteur du crime que lui-même a commis. Calénus, qui fut témoin par hasard de cette action atroce, est enfermé par Arbace dans un souter-rain. C'est Nydie, l'aveugle Nydie qui parvient, avec des peines infinies, à trom-per ses gardiens et à faire connaître l'inno-cence de Glaucus. Au moment où Salluste, son ami, se fraie un passage à travers la foule pour faire entendre le témoin Calé-nus, le malheureux Glaucus, déjà dans l'arène, se trouvait en présence du lion qu'il allait combattre.

Le lecteur passe alors avec rapidité de la plus cruelle souffrance à la joie la plus pure. Vous croyez assister à la fin du drame, mais une bien autre scène se pré-pare. Un géant de feu mugit et s'irrite, la terre tremble, la mer s'agite, des pierres sont lancées avec fureur. On veut fuir, point de refuge. La cendre amoncelée ar-rête les pas de tout un peuple épouvanté, Glaucus entraîne la belle Ione, et la con-duit vers les bords de la mer. Ils attendent

que la fureur du volcan se lasse d'opérer tant de désastres, et que la mer prenne enfin un aspect moins sinistre. Une galère reçoit les deux amans accompagnés de la fidèle Nydie. Ils font voile vers la Grèce, embrassent la foi chrétienne, et tâchent d'oublier ensemble la fin tragique de Pompéi.

M^{me} SOPHIE C.

Concert de M^{me} Degli Antoni.

Le goût de la bonne musique a fait en France de si grands progrès, qu'il ne peut plus être considéré comme une mode passagère. N'était-il pas dans l'or-dre que le peuple le plus gai de l'Europe dût finir par bien chanter. Et qui pourrait lui donner des leçons de cet art, si ce n'est le peuple de l'Europe qui chante le mieux?... Aussi qu'avons-nous vu cette semaine ? M^{lle} Ducrocq entre M^{me} Degli Antoni et M^{me} Vigano... Mais il faut pro-céder par ordre.

Tout se peut partager, si ce n'est la louange,

disait La Fontaine. Eh ! le progrès ?.... Où en serions-nous si bien décidément il nous fallait penser, et surtout écrire, comme au siècle de Louis XIV ? Assuré-ment je ne ferais pas d'*articles*, et plus sûrement encore on ne lirait point les ar-ticles que je ferais. Mais nous sommes en l'an 1835 : je ne me conformerai donc point à l'opinion du philosophe fabuliste, et, sans hésiter, je dirai..... Ici je m'ar-rête. Au dix-septième siècle j'aurais com-paré M^{me} Degli Antoni à *Melpomène*, M^{me} Vigano à *Thalie* ; on aurait trouvé la comparaison juste. Je soutiens que l'on ne peut pas plus comparer le talent de M^{me} Vi-gano et celui de M^{me} Degli Antoni que leurs yeux. Or, la première a les plus beaux yeux noirs, la seconde a les plus beaux yeux bleus qui aient jamais brillé dans une soirée musicale ; mais cette soi-rée-ci était celle de M^{me} Degli Antoni,

et je dirai d'abord que sa beauté, son maintien, sa voix, sa méthode, ont charmé également les yeux et les oreilles. Un air méditatif a régné tout-à-coup dans l'auditoire; on songeait à une seule chose, et l'administration de l'Opéra italien était au fond de toutes les pensées. Tout-à-coup on s'est demandé: Pourquoi?... L'administration sans doute répondrait: Parce que... Et depuis *M^{me} Pincée*, nous savons tous ce qu'il y a de sens, de force, de justice, dans *parce que*. N'insistons donc point.

Le trio *del Crociato* a été chanté à faire perdre la tête aux *dilettanti* par *M^{mes} Degli Antoni*, *Vigano* et *Ducrocq*. Cette dernière, jeune Française, élève du professeur *Castelli*, n'eut pas plus tôt été entendue par *M^{me} Degli Antoni*, qu'elle fut choisie par elle pour chanter dans un concert le duo d'*Andromio*, qui a été exécuté hier. Les progrès de *M^{lle} Ducrocq* sont si rapides que l'espérance n'a plus de frein; mais elle a de quoi réaliser les promesses de sa jeunesse, et en lui disant: continuez, on lui assure des succès que sa modestie n'a peut-être point encore prévus.

Quels instrumentistes que *Schunck* et *Ernst*! quelle rapidité d'exécution! quel esprit! quelle finesse! soit quand ils dialoguent, soit quand ils jouent ensemble! On renonce à partager son attention entre le piano du premier et le violon du second... Mais je me déclare pour *Schunck*; il a joué deux fois.

Et le duo de *Celli*, chanté par *M^{me} Vigano* et *M^{me} Degli Antoni*, comment en louer dignement l'originalité de la musique et l'art avec lequel il a été exécuté? Et les romances chantées par *Richelmi* et *Boulanger*, avec ces voix si justes, si exercées, si touchantes!

Bordogni, annoncé dans le programme, n'a point paru; il était malade... On ne peut plaindre que *Bordogni*, car *Lanza* a chanté un air *buffa*, c'est-à-dire qu'il a ravi les auditeurs, comme il fait toujours;

et *M^{me} Vigano* s'est mise au piano pour l'accompagner. *Penso a te* et *Per dir ch'io t'amo*, sont deux chansonnettes italiennes dont il serait bien inutile de vouloir donner une idée quand elle les chante; il faut la voir et l'entendre. Voilà comme le public a été dédommagé de l'absence de *Bordogni*; on ne doit donc aucun compliment au public.

Le choix de celui qui tient le piano est très-important: *Schoberlechner*, de Vienne, a bien soutenu sa réputation.

Ce concert, si beau, si complet, qui doit exciter les regrets de tous les amateurs qui n'ont pu y assister, sera répété le 4 du mois prochain, au bénéfice d'*Auguste Ferville*, artiste de douze ans, qui a déjà été entendu à la cour, qu'un don du roi a encouragé, et que la reine a fait placer au Conservatoire. On entendra cet enfant, vraiment extraordinaire, dans les salons de *Pleyel*, où se réuniront les artistes les plus distingués, avec un empressement digne de leur générosité et de l'intérêt qu'inspire leur *petit camarade*, qui ne donne une matinée musicale que pour être utile à sa famille, les bienfaits de la cour le mettant lui-même à l'abri du besoin.

La comtesse DE BRADI.

NUIT VÉNITIENNE.

La grande et belle fête de nuit annoncée depuis quelque tems au théâtre de l'Opéra-Comique a eu lieu avec un éclat et une splendeur qui surpassaient même la promesse faite au public. Chacun a voulu voir cette *nuite vénitienne* qui annonçait des plaisirs et un spectacle tout-à-fait neufs; et c'est avec enthousiasme qu'on s'est pressé à cette fête où tous les arts ont réuni leurs efforts pour l'embellir. *MM. Roqueplan*, *Henri Monnier*, *Boulanger*, *Filastre*, *Cambon*, *Musard* et *Dufrène* y étaient chacun pour sa part. Des loteries, des mascarades, des charges, des proverbes, des tableaux animés, etc.,

variaient les plaisirs de cette soirée, une des plus amusantes de l'hiver; ce qui surtout donnait à cette fête un caractère particulier, c'est que les commissaires du bal étaient choisis parmi nos jeunes artistes les plus distingués.

La décoration de la scène, les ornemens de la salle, le choix des divertissemens nombreux et variés avaient été mis en harmonie pour devenir, par leur ensemble, l'expression exacte d'un carnaval de Venise, auquel les costumes qu'un grand nombre de dames avaient adoptés ajoutaient encore à la vérité du tableau. Tout était aérien dans cette fête, jusqu'à un pont suspendu, jeté entre les avant-scènes; cent musiciens et choristes accompagnaient les quadrilles sous la direction de Musard. Parmi eux était M. Dufréne avec le cor à piston. La galanterie n'y était point oubliée.

En entrant, les dames recevaient un bouquet de fleurs dont les enveloppes étaient échangées gratuitement contre des glaces ou des sorbets.

Au nombre des divertissemens, on entendait les chanteurs styriens.

Les scènes de tréteaux et de ventriloquie se succédaient rapides, ainsi que les apparitions fantasmagoriques, les expériences d'optique, etc.

La copie en nature des plus beaux tableaux du Musée rappelait les jeux physiologiques des anciennes fêtes romaines.

Un proverbe dramatique auquel on a joint des imitations burlesques, une loterie générale de douze lots qui s'est tirée séance tenante et à laquelle chaque spectateur a eu gratuitement sa part, et plusieurs loteries particulières dont les riches magasins de Susse ont fourni les lots, ont contribué à donner à cette fête un caractère spécial.

NOTICE SUR M^{lle} DUCHESNOIS.

M^{lle} Duchesnois a cédé à cette fièvre de bâtir qui, pour un tems, gagna tout

Paris, et ne réussit pourtant pas à tout le monde. L'idée de créer une *Nouvelle Athènes* dans un coin de Paris devait sourire à la véritable artiste : elle éleva donc, comme Amphion, à l'aide de ses accens, des murs qu'elle devait habiter toute sa vie, entourée de Talma, de Mars, de Vernet et de Jony. Des malheurs, la perte de pensions fondées par Napoléon et les rois qui lui succédèrent, l'empêchèrent de jouir du fruit de ses travaux : elle fut forcée de quitter ce petit temple bâti par elle et au centre de vrais amis.

Elle devait à la nature un moyen de séduction irrésistible; sa voix était une musique enchanteresse qui charmait l'oreille et arrivait jusqu'au cœur. Dans ses momens de vigueur, elle la gâtait quelquefois par des hoquets, qui, au lieu de faire de l'effet, désillusionnaient les auditeurs, et les ramenaient du personnage à l'actrice. Ses traits, sans être gracieux, ont été recueillis par maints artistes : *Elle est si bonne qu'elle en est belle*, disait-on d'elle, et chacun désirait, dans sa ville natale, posséder son portrait. C'est ce qui a engagé M. Momat à le graver, en 1808, avec ce quatrain au-dessous :

Clairon et Dumesnil illustrèrent la scène;
L'une frappait l'esprit, l'autre parlait au cœur.
De leur perte aujourd'hui consolant Melpomène,
Duchesnois tour-à-tour les rend au spectateur.

Tandis que les derniers devoirs étaient rendus, à Paris, aux restes de M^{lle} Duchesnois, la nouvelle de sa mort parvenait à Valenciennes; la troupe de M. Taliez devant jouer le mardi 13, un ami de M^{lle} Duchesnois, dont le cœur généreux et la tête chaleureuse sont connus, demanda à M. le maire de la ville la permission de décerner les honneurs funèbres à Duchesnois sur le théâtre. Dans la matinée du 13, une affiche annonçant cette cérémonie fut placardée à Valenciennes et à Saint-Saulve, et dès l'ouverture du théâtre la salle fut pleine. Entre la première et la seconde pièce, la musique de

la garde nationale, dirigée par M. Mohr, exécuta un morceau funèbre, dont le caractère musical était parfaitement approprié à la circonstance : la toile se leva et l'on vit toute la troupe, habillée de noir, portant sur un brancard tendu de crêpe le buste de Duchesnois couronné d'immortelles et ombragé de lauriers ; M. Taliez, directeur de la troupe, lut avec chaleur et sentiment un discours sur la mort de l'illustre Valenciennaise ; des couronnes, chargées de vers, furent jetées sur le théâtre, on lut les vers, on amoncela les couronnes sur la tête de l'actrice, et l'on remplaça le buste sur son socle dont la tenture funéraire figurait une horloge au sable, emblème de la mort.

Théâtres.

— M. Victor Hugo s'occupe en ce moment d'un drame qu'il destine au Théâtre-Français. Cet ouvrage sera représenté vers le milieu d'avril.

— Les bals de l'Opéra sont de plus en plus brillants ; le dernier avait attiré une foule nombreuse. On ne peut s'imaginer l'attrait de cette loterie qui doit être tirée au bal de la mi-carême ; les femmes surtout se pressent autour de toutes ces charmantes choses et semblent porter particulièrement envie au superbe piano, au cachemire des Indes et aux bracelets qui constituent les principaux lots.

— Le peintre aîné fait sa rentrée au théâtre du Vaudeville dans *Elle est folle*, pièce en deux actes de M. Mélesville.

— L'*Autorité* dans l'*Embarras* et l'*Ecole des Iroignes* attendent aux Variétés

la pièce en trois actes que ce théâtre nous promet sous le titre de *Au clair de la Lune*, et qui a pour auteurs MM. Desvergers, Varin et Lubize.

— Le théâtre du Palais-Royal va bientôt offrir ses *Beignets*. On dit que dans cet ouvrage M^{lle} Déjazet et Alcide Tousez se partageront la pomme.

— Madame la duchesse d'Abrantès termine en ce moment un opéra-comique dont M. Monpou fera la musique. Il n'y a plus qu'une petite formalité à remplir : c'est que poème et musique soient reçus par le comité.

— Le Roi vient de nommer M. Auber, l'auteur de la *Muette* et de la *Fiancée*, officier de la Légion-d'Honneur.

— D'après une lettre venue de Turin, le bruit s'était répandu hier que M^{me} Malibran, victime de la jalousie, avait reçu un coup de poignard de la main d'une rivale. Nous avons essayé de remonter à la source de cette nouvelle, et tout nous porte à croire qu'elle est complètement inexacte ; les versions qui circulent suffiraient d'ailleurs pour nous en convaincre. Les uns disent que l'événement est arrivé à Turin, d'autres à Milan, et M^{me} Malibran est en ce moment à Naples. Ceux-ci affirment que M^{me} Malibran a été assassinée par une cantatrice, rivale en talent ; ceux-là qu'elle a été blessée par une marquise rivale en amour. De tout cela il ne reste que la lettre de Turin qui rapporte fort légèrement un fait dont les plus récentes lettres de Naples ne font aucune mention.

A ce Numéro est jointe la planche 1128.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

25 Janvier 1835.

N.º 228.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau camargo Mme Thomas rue des filles S.º 5.º Robe en perle de soie lancée Mme Armand rue Feytaud 22.

Ornement de Corset Mme Despard rue de la bourse 8. Surban exécuté par M.º Madly.

Robe en foulard M.º Alfoe succ. de M.º Barbé rue Richelieu 89.

façon de Mme Etienne rue neuve des petits Champs 69.

Parure et porte Couquet de M.º Bourguignon passage de l'Opéra.

Messrs J. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place Londres.

Ayuntamiento de Madrid